

archai ἀρχαί

Revista sobre as origens do pensamento ocidental
Journal on the Origins of Western Thought

17 | may-aug. 2016

**BOYS-STONES, G., EL MURR,
D. AND GILL, C. (EDS.) (2013).**
*THE PLATONIC ART OF
PHILOSOPHY.* CAMBRIDGE,
CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS

PITTELOUD, L. (2015). Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). *The Platonic Art of Philosophy*. Cambridge, Cambridge University Press, *Archai*, n.º 17, may-aug., p. 231-236. DOI: http://dx.doi.org/10.14195/1984-249X_17_11

Cet ouvrage est composé d'une collection d'articles rédigés en hommage à Christopher Rowe et inspirés par les travaux et exégèses de ce dernier à propos de la philosophie de Platon. Les auteurs qui ont contribué à cet ouvrage sont de traditions et d'approches très variées et la mise en relation des articles permet un dialogue inédit entre les différents points de vue. Chacune des contributions se destine à dialoguer avec une des problématiques abordées dans l'œuvre de Christopher Rowe : l'unité philosophique et littéraire de l'œuvre de

archai 

n. 17, may-aug. 2016

Luca Pitteloud, Resenha: 'Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). *The Platonic Art of Philosophy*. Cambridge, Cambridge University Press', p. 231-236

Platon, la fonction du mythe, l'héritage socratique de Platon, la position platonicienne concernant la vérité et l'être.

Une question centrale discutée dans cet ouvrage est celle du socratisme de Platon. Christopher Rowe défend l'idée que l'objectif de Platon n'est pas de dépeindre le Socrate historique mais de proposer une philosophie socratique : Platon, d'après Rowe, n'a jamais cherché à s'éloigner du personnage de Socrate afin de développer sa propre philosophie (à ce titre une lecture développementaliste des dialogues doit être rejetée) mais, au contraire, propose une philosophie réellement socratique. Christopher Rowe considère dans ses écrits la question de l'intégration des thèses socratiques (éthiques, psychologiques et épistémologiques) dans les dialogues de Platon. Les contributeurs à cet ouvrage sont amenés à réagir et à situer leurs propres interprétations par rapport aux idées défendues par Rowe.

A ce titre, **M. Dixsaut** défend une vision multidimensionnelle et nuancée de la lecture des œuvres de Platon qui, puisque ce dernier a choisi d'écrire des dialogues, refuse de donner une exposition linéaire de sa philosophie en tant que système. **M. A. Fierro** examine, afin de justifier l'idée selon laquelle le contexte est primordial dans la lecture d'un dialogue, comment, dans le *Phèdre*, cohabitent deux visions opposées du corps : la méfiance que de ce dernier peut inspirer comme source de distraction cohabite, dans le même dialogue, avec une vision plus positive où le corps peut être considéré comme un auxiliaire à l'activité philosophique. **N. Notomi** cherche à montrer comment le *Phédon* ne propose pas une rupture avec la philosophie de Socrate mais, au contraire, développe

le message original de l'éthique socratique. **D. Sedley** argumente que les tensions souvent relevées dans la théorie psychologique de la *République* (la vision tripartite des livres 4, 8 et 9 comme s'opposant à celle des livres 5-7 où serait mis en avant l'intellectualisme socratique) possède en réalité une unité réelle dans le contexte de la vie vertueuse du philosophe, vie définie en tant qu'activité contemplative. **T. Johansen** se propose d'associer la notion de progression éthique de l'allégorie de la caverne à une vision cosmologique plus large telle que présentée dans le *Timée* afin de résoudre la tension qui existe entre la question de la dimension politique et éthique de cette allégorie et son fondement cosmologique et philosophique basé sur les conclusions des analogies de la ligne et du soleil. **M. M. McCabe** interroge l'unité de *l'Euthydème* dans le cadre de la discussion épistémologique qui émerge dans la rencontre entre Socrate et les sophistes. **M. Narcy** envisage comment le *Théétète* dépeint un Socrate maîtrisant la technique éristique dans son opposition avec Protagoras. Toujours à propos du *Théétète*, **U. Ziliolo** s'intéresse à la relation entre le Cyrenaïsme et la position qui identifie la connaissance à la perception. **T. Penner** met en perspective la théorie de l'incorrigibilité des perceptions telle que défendue par Protagoras dans le *Théétète* avec la notion de « proposition » telle qu'elle est définie dans la sémantique moderne. Pour Penner, Platon se montre plus intéressé aux « real-world entities » que cela est le cas dans ces théories sémantiques modernes. **D. O'Brien** rejette l'idée commune, en logique moderne, que l'être ne serait pas un prédicat en montrant que, dans le *Sophiste*, pour Platon, le non-être, non pas défini en tant que *ce qui n'est d'aucune façon*, mais décrit comme *ce qui est différent* possède une réalité propre : l'être peut

archai ἀρχαί

n. 17, may-aug. 2016

Luca Pitteloud, Resenha: 'Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). *The Platonic Art of Philosophy*. Cambridge, Cambridge University Press', p. 231-236

Luca Pitteloud, *Re-senha: 'Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). The Platonic Art of Philosophy. Cambridge, Cambridge University Press, p. 231-236*

lui être prédiqué au sens où le non-être (ce qui est autre) *est*. Finalement, l'ouvrage se termine par trois contributions concernant les dimensions politique et historique de l'œuvre de Platon: **S. Broadie** étudie la notion de véracité de récit de l'Atlantide, **M. Tulli** pose la question de l'intérêt et du respect de Platon pour l'histoire à propos de la transmission du récit de Critias et enfin, **M. Schofield** invoque l'importance de l'amitié dans le cadre de la théorie politique des *Lois*.

L'ouvrage, au travers des contributions de **D. Sedley**, **C. Gill** et **D. El Murr**, propose également un traitement intéressant d'une discussion centrale dans l'œuvre de Christopher Rowe : l'intellectualisme socratique et les tensions qu'une telle théorie semble entraîner, notamment quant à la question de l'unité de l'âme. Ce dernier a défendu l'idée que Platon n'a jamais abandonné l'intellectualisme socratique au profit d'une vision tripartite de l'âme. En ce sens, Sedley affirme que la théorie de la tripartition représente un mode de discours, peut-être trompeur, mais sans doute inévitable, à propos de la vie incarnée humaine lors de laquelle la plupart des mortels fonctionnent *comme* s'ils étaient sous l'influence de forces irrationnelles, alors qu'en réalité ces forces ne font pas partie de leur vraie nature. Ainsi, ce qui définit réellement le philosophe ne sera pas, comme le note Sedley, le contrôle raisonné des passions irrationnelles, mais l'accès à un niveau de cognition dans lequel les motivations corporelles disparaissent petit à petit et, dans cet état cognitif, le corps et ses passions ne recèleront plus qu'une influence motivationnelle minimale. Autrement dit, la vraie nature de l'âme est unitaire (intellectuelle), elle n'est décrite comme ayant des parties que du point de vue de la condition humaine qui se considère comme

divisée par les passions corporelles, mais, de fait, cette division n'est pas réelle. C. Gill conclue sa contribution sur cette problématique en affirmant que, sans doute, Platon cherche à défendre une vision unifiée de sa psychologie dans laquelle les théories socratique et platonicienne de l'âme se trouveraient, dans la *République*, intégrées au sein d'un argument cohérent sans que cela impliquerait une quelconque contradiction.

La question de l'intellectualisme socratique est évidemment liée au statut du Bien tel qu'il est décrit dans la *République*. D. El Murr cherche à montrer que les critiques qui ont fait de ce Bien métaphysique, une entité tant abstraite qu'elle ne serait pas pratiquement réalisable (*prakton*) reposent sur une mauvaise compréhension du statut de ce Bien : en effet ce dernier, en tant que principe ontologique suprême, confère l'être (*ousia*) aux entités qui possèdent la réalité et la stabilité suffisante pour être accessibles à l'intellect. Autrement dit, le Bien qui est responsable de la distinction entre le sensible et l'intelligible. Or cette objectivité suprême du Bien implique également une valeur éthique et politique. La *République* cherche à distinguer entre ce qui est réellement juste et ce qui n'est juste qu'en apparence. Cette distinction ne peut être garantie que par l'existence du Bien qui est toujours l'ultime objet du désir. Je peux désirer l'apparence de la justice car je pense que cette dernière est bonne pour moi, mais je ne peux pas désirer l'apparence du bien. Au contraire je désire toujours ce qui est mon propre bien. Autrement dit, je peux désirer quelque chose de façon superficielle, car je pense que cette chose m'est profitable, mais je ne peux nullement désirer *ce profit* en apparence. Cette thèse qui fonde l'intellectualisme socratique ne peut être justifiée que s'il existe une

archai ἀρχαί

n. 17, may-aug. 2016

Luca Pitteloud, Resenha: 'Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). *The Platonic Art of Philosophy*. Cambridge, Cambridge University Press', p. 231-236

Luca Pitteloud, Resenha: 'Compte-rendu: Boys-Stones, G., El Murr, D. and Gill, C. (eds.). (2013). *The Platonic Art of Philosophy*. Cambridge, Cambridge University Press', p. 231-236

réalité d'une valeur ontologique éminente qui puisse être l'objet du désir humain. Or cette réalité est le Bien. C'est au final cette prééminence du Bien qui garantit la distinction entre a) le sensible et l'intelligible et b) ce qui est réellement X et ce qui n'est X qu'en apparence, de sorte que le Bien de la *République* possède une forte valeur *pratique*. Platon ainsi ne semble pas faire de la Forme du Bien une entité déconnectée de la vie morale.

Soumis en Août et accepté pour publication en
Septembre, 2015